

BOURDON René, dit « l'Architecte » né le 4 mars 1913 à Maison Laffite (Seine et Oise)

Sa-58294 Heinkel (février 1943-début 1945)-Sa

Arrestation le 10 juin 1942 à Paris / internements à Fresnes puis à Compiègne / déportation le 23 janvier 1943 ; libération le 4 mai 1945 près de Crivitz; décédé le 19 mai 2006 à Paris

René Bourdon, mon père, est né à Maisons-Laffitte le 4 mars 1913. Poincaré est président de la République depuis deux mois ; pour la première fois Paris est à douze heures d'avion de Berlin ; l'espérance de vie d'un petit Français est de 43 ans et six mois. Son père, Louis Marie Bourdon, alors âgé de 31 ans, est employé de chemin de fer. Sa mère, Angélique Bourdon, née Petit, est âgé de 21 ans. Le couple habite 4 rue de la Passerelle à Maison Laffite.

Avec un solide Certificat d'Études Primaires en poche, ainsi qu'un goût prononcé pour les maths et le dessin, le jeune René va suivre les conseils de son instituteur, M. Bordier, et s'orienter vers l'architecture. Dès 16 ans, il entre comme grouillot [apprenti] dans l'importante agence de Jean Démaret (1897-1967). Architecte des Messageries Hachette et des aciéries d'Hagondange, Jean Démaret avait reçu la Croix de guerre 14-18 et avait été fait chevalier de la Légion d'honneur en 1926 et officier en 1935.

C'est dans l'agence de cet homme – avec lequel il restera en contact jusqu'à sa mort – que le jeune René découvre le métier, avant d'être admis en juillet 1932, à 19 ans, à l'École Nationale Supérieure des Beaux-Arts, section architecture. Sujet du concours : « L'entrée d'un cimetière de soldats français dans la zone des armées » ! Il obtiendra son diplôme en février 1939 avec la mention *Très Bien*. Sujet de l'épreuve : « Une gare maritime ».



Six mois plus tard, le 25 août 1939, il est mobilisé en tant qu'élève officier de réserve (ÉOR) et se retrouve Officier au 21^e Régiment d'infanterie coloniale. D'abord basé en Seine-et-Oise, le Peloton dont il a été désigné instructeur est transféré dans un dépôt des Landes où personne n'a jamais aperçu ni combattu l'ennemi ! Il ne verra un soldat allemand qu'une fois démobilisé, en revenant à Paris. Plus tard, il écrira lui-même : « Jeune officier d'Infanterie, j'eus l'impression que je n'avais pas fait la guerre autant que j'aurais dû. [...] Je ne voulais pas croire, ne m'étant pas battu, que j'étais vaincu. »¹

Redevenu civil, il va reprendre son travail chez Démaret et sa régulière présence auprès de son père malade. Bien que très occupé, c'est durant l'hiver 1940-1941 que, par hasard, il retrouve à Paris des anciens du dépôt landais.

Par brèves allusions, ceux-ci évoquent devant lui ce que personne ne songeait alors à nommer « La Résistance » !

Petit à petit, à chacune de leurs rencontres, René découvre la réalité de leur double vie. Ce n'est que durant l'été 1941, que l'un d'eux, Jean Pelletier, alias *Jim*, lui proposera de les rejoindre.

C'est ainsi que René (28 ans), alias *l'Architecte*, fera son entrée dans le Réseau de la Confrérie Notre-Dame – plus tard : CND-Castille –, créé par Gilbert Renault, alias *Colonel Remy*, un fervent catholique, l'un des premiers à avoir rejoint de Gaulle à Londres². Quelques semaines plus tard, la décision qu'il vient de prendre sera confortée par la mort de son père. Après-guerre, dans une suite notes éparses, il écrira : « Les conditions dans lesquelles il avait dû subir le contrôle allemand dans ses fonctions de Chef de Gare avaient puissamment contribué à ébranler sa santé et avaient tué chez lui le goût de vivre. Je considérerai en somme que j'avais un compte à régler avec eux. »³

S'inspirant des activités de ses jeunes recrues, *Jim* donnera pour mission à *l'Architecte* de récupérer et de transformer en véritable plan les croquis dessinés par des membres du réseau, avant de les reproduire en plusieurs exemplaires et de les transmettre à son tour à d'autres camarades. Un jour, près du métro *La Tour-Maubourg*, interpellé par la police allemande, il doit lever les mains en l'air. Dans sa main droite, il tient un rouleau contenant l'un de ces documents compromettants qu'il doit transmettre. « Par bonheur, ils échapperont à toutes investigations. Mais j'ai eu chaud ! »⁴

C'est à l'agence de son patron, en dehors des heures de présence de ses collègues, qu'il fait ce qu'il a à faire, notamment en utilisant la machine à tirer les plans. Prudent, il ne mettra personne au courant de ses activités secrètes, à l'exception de son frère, André, qui partage le même bureau.

Cette organisation relativement précaire durera jusqu'à la fin du printemps 1942, lorsque *Jim* prend une décision importante. Sous le fallacieux prétexte d'exercer à titre personnel, il décide que *L'Architecte*, tout en continuant de travailler chez Démaret, doit s'établir à son compte. C'est rue Chaptal, pas loin du fameux Grand-Guignol, que René ouvre donc une agence qui, sous couvert d'aléatoires travaux d'architecture, allait lui permettre d'exercer ces missions clandestines et, plus tard, d'accueillir d'autres membres du réseau. C'est ainsi que dès le mois de mai, *Jim* lui demande d'engager Pierre Cartaud, dit *Capri*, un jeune homme qui avait travaillé comme agent de liaison à Bordeaux et qui allait pouvoir justifier de sa présence à Paris grâce à cet emploi-alibi.

Du peu qu'en dira plus tard René, ses relations avec ce *Capri* sont ni cordiales ni efficaces. Lorsqu'il lui demande de s'occuper de l'ameublement du local, « [*Capri*] ne semble pas très enthousiaste »⁵. Pourtant il dispose du temps qui manque à *L'Architecte*, lui-même lancé à la poursuite d'une hypothétique machine à tirer. Celle qu'enfin il finira par trouver... est réquisitionnée par l'ennemi !

Dès le 3 juin *Capri* est arrêté. Mais René a confiance en son (pseudo) employé et reste certain que, si celui-ci n'a pas commis d'imprudences, personne ne pourra remonter jusqu'à lui. *L'Architecte* n'est donc pas inquiet. Et pourtant...

L'arrestation

Il pleut sur Paris ce 10 juin 1942. D'abord appelé pour un dégât des eaux, c'est vers 11 heures que René rejoint l'agence de son patron, au 29 de la prestigieuse avenue Victor-Emmanuel III – rebaptisée avenue Franklin D. Roosevelt dès 1945.

Dans le hall de l'immeuble, il ne prête pas attention aux trois hommes en train de parler avec la concierge. Il monte l'escalier quatre à quatre, dépose son imperméable au porte-manteau et commence à travailler. À peine s'est-il plongé dans ses dossiers, que la secrétaire vient lui dire que trois messieurs souhaiteraient voir Monsieur Démaret ou Monsieur Bourdon. « De la part de qui ? », lui demande-t-elle. Elle va leur demander et revient : « De la part de Monsieur Ridel ». Ce nom lui est inconnu mais, en l'absence de son patron, il décide de les recevoir.

Immédiatement, il reconnaît le trio aperçu dans le hall. « Monsieur Bourdon sans doute ? », interroge l'un d'eux. René acquiesce sans méfiance, et se retrouve immédiatement menotté. Alerté, son frère, se précipite. « Sa présence jette un doute dans l'esprit des policiers, se souvient René. Ils ne savent plus lequel arrêter. »⁶ Lorsqu'ils demandent lequel des deux se fait appeler *l'Architecte*, René répond qu'ils sont tous deux architectes, mais qu'ils n'ont pas de surnom.

Dans le doute, le trio embarque les deux frangins. Direction : le 11 de la rue des Saussaies, l'une des entrées du Ministère de l'Intérieur – dont René sera plus tard *l'Architecte en chef* ! Au cours d'un premier interrogatoire d'identité, il est bien obligé de donner son adresse, celle de sa mère, rue Bouilloux-Lafont, dans le 15^e. Deux heures plus tard, sur le bureau du policier, il aperçoit le poste de TSF de sa mère – Il lui sera restitué un an plus tard !

Fresnes

Conduits à Fresnes, ils sont enfermés au secret, dans deux cellules différentes. Ils ne se reverront qu'en mai 1945.

Si André, reconnu non coupable, sera libéré trois mois plus tard – son fils Jean-Louis était né douze jours après son arrestation –, René restera encore six mois au secret et un mois avec deux compagnons d'infortune.

« La solitude ne me pèse pas, écrira-t-il plus tard, et je la supporterai fort bien les six mois qu'elle va durer. »⁷ Entre parenthèses, il ajoute : « Et comme l'on prie bien en cellule ! »⁸ À ce propos, quatre mois après son incarcération il recevra enfin la visite de l'aumônier en second des prisons de Paris, l'abbé allemand Franz Stock (1904-1948). Engagé très jeune dans plusieurs mouvements de paix franco-allemand, l'homme d'église apporte un soutien moral aux détenus et accompagne les condamnés à mort jusqu'au Mont Valérien⁹. Il parle français sans accent et trouve sans doute en ce nouveau prisonnier un chrétien convaincu. On ne sait rien de leurs rares échanges ; sans doute furent-ils d'un certain secours pour René, même si « toujours débordé de travail »¹⁰ l'abbé n'est pas aussi présent qu'il le souhaiterait. Beaucoup plus tard, se souvenant du jour où il lui avait apporté la communion, il écrira : « Voilà qui illumine ma cellule »¹¹ ! Notons que dans un message adressé à sa mère, il demandera son missel en précisant : « Prières presque ininterrompues. Chapelet et litanie équivalente alternent d'heure en heure du lever au coucher. Ai promis pèlerinage à Notre Dame de la Peinière (Zone Occupée). »¹²

Aujourd'hui encore, la Chapelle Notre-Dame de la Peinière est un lieu de culte marial situé à une trentaine de kilomètres à l'Est de Rennes.

Régulièrement, il est ramené rue des Saussaies où « le trop fameux inspecteur Kramms »¹³ l'interroge violemment. Devant ses obstinées dénégations, son bourreau l'assure que Pelletier, arrêté à son tour, est passé aux aveux. René n'en croit rien et garde le silence.

« Vous savez que c'est très grave ? Vous avez plus intérêt à avouer »¹⁴, lui lance Kramms, sans le faire changer d'avis.

Il est reconduit à Fresnes.

Cette longue période d'inactivité physique et intellectuelle crée chez René « une rupture d'équilibre très pénible »¹⁵, ses forces déclinent vite. De plus, n'ayant pas de cuiller, il avale la « nourriture très insuffisante »¹⁶ à l'aide du manche de la brosse à dents reçue le premier jour !

Régulièrement, il reçoit des colis envoyés par sa mère, aidée par son frère André et sa sœur Paulette. Il y a des fruits et du linge propre. C'est d'abord sur le linge sale renvoyé à sa mère qu'il parviendra à lui écrire quelques mots « avec une queue de cerise trempé dans le jus du fruit »¹⁷. Plus tard, il découvrira des mines de portemines enfoncées dans une poire. Si les journaux font office de papier hygiénique, les marges de chaque feuille lui servent de papier à lettre. Cachées dans les ourlets de son linge sale, ces minuscules missives parviendront à sa mère. Dans la première, celle datée du 31 août 1942, il écrit : « Moral bon mais remords d'être l'objet de votre inquiétude »¹⁸. Il ajoute espérer recevoir des vêtements chauds car « l'amaigrissement, l'immobilité et ensuite l'approche de l'hiver [le] rendent sensible au froid »¹⁹.

Démaret, son employeur, ne l'a pas oublié qui, le 4 septembre, lui adresse un colis de vivres, « aboutissement de ses efforts pour essayer d'obtenir une amélioration de notre sort »²⁰, écrira René – André avait été libéré trois jours plus tôt.

Ci-contre une photo de 1959 avec M. Démaret (au centre ?)

Dans ses notes non datées – mais dactylographiées en 1996 par ma sœur Chantal Verne –, René se souviendra qu'à l'automne 1942 « tout [lui] semble aller au mieux, même le souvenir de l'interrogatoire s'estompe. »²¹

Beaucoup plus tard, *Rémy*, le chef de son réseau, lui dédicacera ainsi l'un de ses nombreux ouvrages : « À mon ami René Bourdon, dit "L'architecte", en souvenir de "Jim", avec toute mon affectueuse admiration pour la magnifique sérénité dont il a fait preuve en prison. »



Mais le 24 septembre 1942, on le sort à nouveau de sa cellule et, rue des Saussaies, Kramms le confronte au fameux *Capri*, le traître qui a dénoncé tout le réseau à la Gestapo et dont *Rémy* dressera le portrait dans l'un de ses livres : « Un garçon aux

cheveux noirs, au visage veule, aux yeux fuyants, la bouche tordue par un mauvais sourire »²² !

- « Savez-vous si Monsieur Bourdon a fait du renseignement ?
- On m'a dit qu'il avait eu des plans à faire.
- Savez-vous si Monsieur Bourdon a été rétribué ?
- On m'a dit qu'il avait touché de l'argent.

René intervient :

- Pourquoi répondre "on m'a dit que", quand il est possible, et c'est le cas, de dire "je ne sais pas" ?
- Peut-être Monsieur Bourdon n'était-il pas au courant de ce que je devais faire chez lui ? Peut-être avait-il seulement l'intention de me fournir un alibi. »²³

René se demande ce que le traître va encore raconter. Il est mal à l'aise lorsqu'il l'entend parler de leurs nombreux rendez-vous, ceux-là même qu'il s'était ingénié à minimiser. En écoutant le délateur, il est « sur des charbons ardents »²⁴.

De retour à Fresnes dans un inconfortable *panier à salade*, il est inquiet, très inquiet. Mais les jours et les semaines passent et il n'entend plus parler de rien. Il n'entendra plus jamais parler du traître.

D'ailleurs, personne ne sait véritablement ce qu'est devenu *Capri* après la guerre. Cependant, son personnage réapparaîtra, la même année, dans deux œuvres de fiction. En mai 1966, *Le Coup de grâce*, un film de Jean Cayrol²⁵ et Claude Durand²⁶, met en scène Michel Piccoli dans le rôle de *Capri*, face à Danielle Darrieux. Après une opération de chirurgie esthétique, il revient incognito à Bordeaux, lieu d'une partie de ses crimes, où il sera finalement reconnu et châtié. Musique : Jean Ferrat.

Un mois plus tard, c'est l'ORTF qui diffusera *L'Échantillon* (Jean Kerchbron, 1966), l'adaptation d'un chapitre de *Mémoires d'un agent secret de la France libre*, le livre que *Rémy* avait fait paraître dès 1945. Cette fois, *Capri* est interprété par le débutant Patrice Laffont, le futur animateur *Des chiffres et des Lettres* et de *Fort Boyard* !

Enfin, en 2014, dans *Enemy of the Reich : The Noor Inayat Khan Story* (Robert H. Gardner), un docu-drama américain retraçant l'action de la résistante d'origine russe Noor Inayat Khan, il réapparaîtra brièvement sous les traits du comédien Joshua H. Riffle, dans le rôle du traître qui la livrera à la Gestapo.

À propos de ce *Capri*, je me souviens que nous étions un peu mal à l'aise lorsqu'au milieu des années 1960, la télévision ou la radio diffusait la romance d'Hervé Vilard : *Capri, c'est fini* !

À partir du mois de décembre 1942, René va partager une cellule avec deux autres détenus. Un Flamand, avec lequel la communication sera difficile donc limitée – mais qui s'avèrera être un authentique résistant – et un Parisien né en Franche-Comté. Au risque de tomber sur un mouton, la méfiance est de mise. Cependant, « avec mille précautions de part et d'autre, des réticences et des périphrases, nous finissons tout de même par nous identifier »²⁷. Ce Franc-Comtois de 42 ans, dont le « moral est excellent »²⁸, se nomme André Cholet, dit *L'Enfant* ou *Lenfant*²⁹, à cause de son sourire ! Petit à petit, les deux hommes vont découvrir qu'ils appartiennent au même réseau, dans lequel Cholet avait pour mission d'installer, d'entretenir et de réparer les émetteurs permettant de communiquer avec Londres. Il était prévu qu'il installe son matériel dans le local de la rue Chaptal ! Il sera fusillé au Mont Valérien le 13 mai 1943.

Camp de Royallieu à Compiègne (Oise).

« Liberté... ou semi-liberté » ! C'est ce que le 9 janvier 1943 un gardien vient chuchoter à l'oreille de René ! Habituelle blague sadique qui, en fait, lui annonce son transfert au camp de Royallieu à Compiègne. « L'Ordinaire y est aussi insuffisant qu'à Fresnes, écrira-t-il, mais c'est tout de même de l'air après la cellule. »³⁰

Le 23 janvier, ils sont mille six cents détenus à devoir marcher jusqu'à la gare de marchandises de Margny-lès-Compiègne, point de départ de l'infernal voyage.

Ils passeront deux jours et deux nuits entassés dans les fameux wagons plombés. Malgré l'hiver, il fait une chaleur étouffante. « Nous sommes bien trop nombreux et nous n'arrivons pas à nous caser *potablement*. »³¹. Pour avoir déjà servi au transport des troupes françaises en temps de guerre, ces wagons de bois portent une inscription précise : « 40 hommes - 8 chevaux en long »³². Ils sont plus de cent vingt hommes, femmes et enfants ! « Par les interstices des volets qui joignent mal, nous tentons d'envoyer des messages aux bons soins de ceux qui les ramasseront [...] Les miens ne sont pas arrivés. »³³

Oranienburg-Sachsenhausen

Dans la nuit du 25 au 26 janvier, c'est à coup de *gummi* – matraque en caoutchouc –, sous les aboiements et les morsures de leurs chiens, que les SS les réceptionneront dans la gare de marchandises d'Oranienburg, à deux kilomètres du camp de Sachsenhausen. Il n'y a pas de quai, « il faut sauter et vite, même à 70 ans, même unijambiste ou manchot, même aveugle »³⁴.

En traversant la ville au pas de course et sur le verglas, ils sont la cible d'une bande d'*Hitlerjugend* qui leur lance des cailloux et leur crachent au visage jusqu'à l'entrée du camp. Une fois passés sous la fameuse sentence, « *Arbeit macht frei* » [le travail rend libre], ils rencontrent les premiers « bagnards en rayé »³⁵, auxquels ils vont bientôt ressembler.

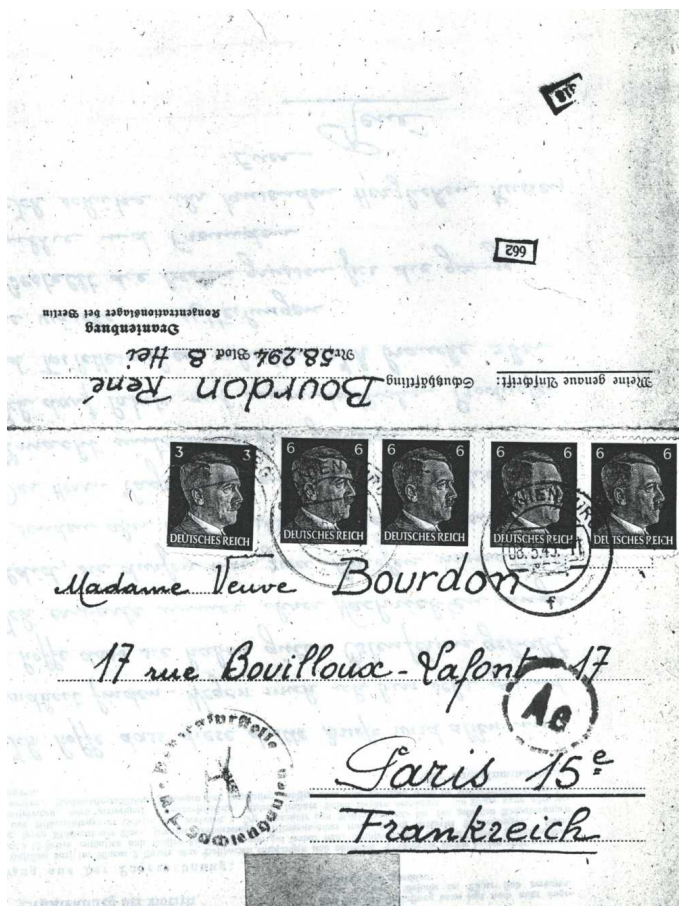
Une fois entrés, ils sont déshabillés, tondus et désinfectés à coup de crésyl – produit violemment désinfectant et toxique –, avant de recevoir des chaussures sans lacet et le fameux pyjama rayé sur lequel ils devront coudre (sans fil et sans aiguille !) la bande de tissu sur laquelle est imprimé : leur numéro de matricule, le « F » pour « France » et le triangle rouge pour « politique ».

Une fois terminé l'interminable appel – sous la neige par -15° –, commence la quarantaine durant laquelle ils vont devoir, entre autres, apprendre à obéir aux ordres donnés en allemand et, surtout, à décliner leur matricule... en allemand aussi. « 58 294 » était le matricule de René, autrement dit le « achtundfünfzigtausendzweihundertvierundneunzig » !

Le camp-usine Heinkel

Au terme de ces presque vingt jours de quarantaine, sa qualité d'architecte suggère une question au kapo : « Vous savez dessiner ? » Voilà donc ce jeune architecte de 30 ans, condamné à dessiner des pièces de précision destinées au bombardier *HE 177*, fabriqué dans les ateliers du commando Heinkel.

Notons que tous les jours, des civils allemands arrivent en train de Berlin pour travailler dans ce commando, qui est à la fois une usine et un camp de concentration. Parmi ces berlinois, peu nombreux sont ceux qui ont pitié de leurs *collègues* déportés !



Ci-dessus, une lettre envoyée à sa mère en mai 1943 alors qu'il se trouvait au block 8. Il rejoindra au block 7 ses amis (dont M. Pellan, M Riquier et le Colonel Lenz), situé en face du Halle 7 où il travaille, vers le mois de juillet 1944.

L'un des *Vorarbeiter* [contremaîtres] qui les surveillent se nomme Horst Lehmann. C'est un ancien ingénieur communiste de chez Zeiss, condamné pour haute trahison après avoir protesté contre l'invasion de la Tchécoslovaquie par Hitler. Autant dire que c'est à ses risques et périls qu'il s'avèrera particulièrement bienveillant avec ceux qu'il a ordre de dominer.

Je me souviens qu'en avril 1972, dès l'arrivée du train en gare de Berlin-Est où nous venions à l'occasion d'un pèlerinage au camp³⁸, j'ai vu mon père, ému et heureux, donner une longue accolade à un inconnu. Il nous attendait au bout du quai, également ému et heureux. C'était Horst Lehmann ! Quelques heures plus tard, une photo prise dans le camp immortalisera ces retrouvailles.

Le bureau de dessin Halle 7 – la solidarité

Leur atelier étant plus ou moins chauffé, d'un commun accord les dessinateurs français donneront leurs manteaux rayés aux Français du *Baukommando* [détenus

Le sabotage de chaque pièce, consciencieusement organisé par les détenus, entraîne un certain retard dans la production. « Il n'est pas exagéré de dire que, parallèlement à la chaîne de montage, a fonctionné une chaîne de sabotage »³⁶, peut-on lire dans *Sachso*, l'ouvrage collectif écrit par les membres de l'Amicale et paru en 1981. Il y est précisé que « les aciers spéciaux, si rares, sont gaspillés systématiquement. Les matrices de découpes sont taillées dans d'énormes blocs et le traitement thermique que leur appliquent les outilleurs les font se détériorer rapidement. »³⁷ En plus de ces sabotages, on sait aujourd'hui que ces engins firent preuve d'une fiabilité douteuse. Leur mauvaise conception fut à l'origine d'innombrables accidents ; les pilotes, eux-mêmes, l'avaient surnommé : « le Cercueil flamboyant » !



affectés aux travaux de construction ou de terrassement], toujours à travailler dehors, qu'il vente, qu'il pleuve ou qu'il neige.

Une fois la paix revenue, René dira que passer ses journées à dessiner à l'abris d'un toit lui avait épargné le très rude quotidien de ses semblables, même s'il n'avait pas échappé aux maltraitances imposées à tous. Bien sûr, lui aussi fut tenaillé par la faim, au point de s'appropriier les gamelles destinées aux chiens des kapos.



Il ne sera jamais question pour nous, ses enfants, de laisser du pain sur la table et, dans un coin de l'assiette, le gras ou la couenne du jambon qu'il était incapable d'imaginer dans la poubelle.

Ci-contre, René Bourdon en 1958

Assez discret sur cette période de sa vie, qu'il préféra (et qu'il eut la force de) laisser derrière lui, les bribes qu'ils nous en racontait parfois (rarement) étaient souvent en rapport avec la faim. Ainsi s'étonnait-il encore de ces fumeurs affamés préférant échanger leur quignon de pain contre une cigarette !

Et combien de fois repensera-t-il à ces coups si généreusement dispensés, à ses poches cousues pour avoir osé y enfouir ses mains, à ces produits inoculés dans les bras par deux infirmiers postés à l'entrée d'une baraque... ?

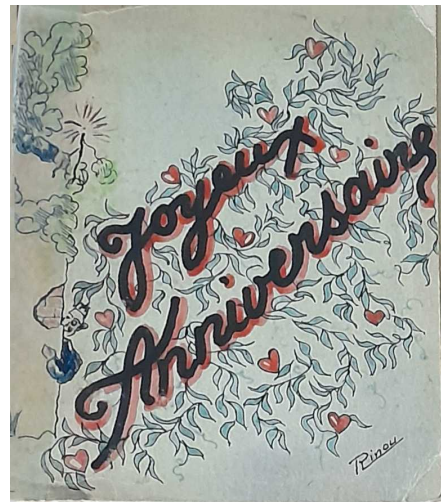
C'est dans ce monde volontairement déshumanisé, que René fit la connaissance de véritables hommes qui allaient être pour lui et pour la vie, non pas des camarades, non pas des amis, mais des *frères*. C'est ainsi qu'il parlera toujours de ceux qui avaient vécu si près de lui le même enfer que lui, et en étaient revenus : Charles Désirat, Pierre Gouffaut, Maurice Pellan, Fernand Chatel, Marcel Riquier, Clément Jacquot, Léo Agogué, Alphonse Lavieville, Alex le Bihan, André Louis, Bernard Méry, Édouard Axelrad, Émile-Louis Coudert et plusieurs autres dont je suis navré de n'avoir pas retenu les noms.

Sur la photo ci-dessous, on reconnaît de gauche à droite : C. Lacloche, R. Bourdon, F. Chatel, E. Coudert, A. Levernois, B. Mery et P. Noguerol.



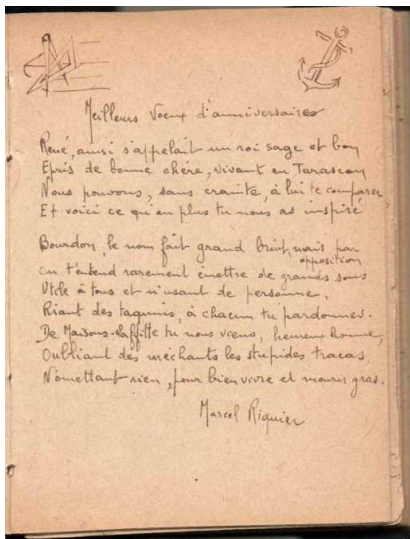
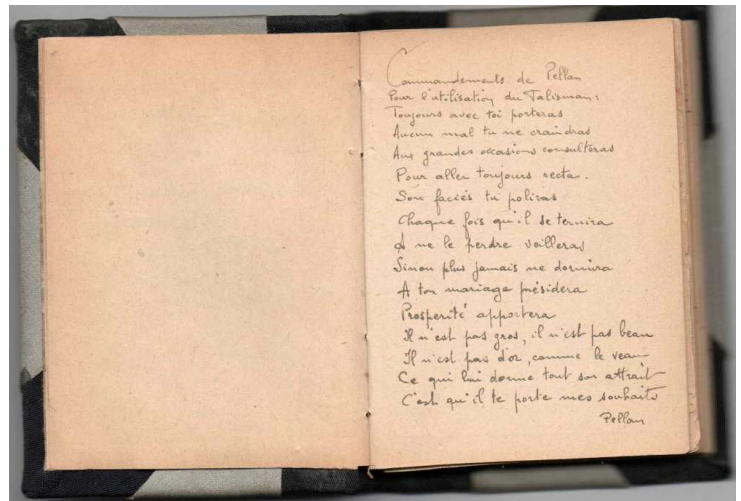
Ils s'étaient trouvés et, d'un commun accord non verbalisé, avaient décidé de rester des hommes, donnant notamment à leur sinistre résidence de Sachsenhausen, le nom léger et musical de *Sachso* !

Le 4 mars 1944, le jour des 31 ans de René, ses frères lui feront fête et lui offriront un recueil de poèmes pleins d'humour, illustrés de merveilleux dessins, drôles et superbement colorés au pastel.



Extraits :

« *Commandements de Pellan*
Pour l'utilisation du Talisman :
Toujours avec toi porteras
Aucun mal tu ne craindras [...]
Il n'est pas gros, il n'est pas beau
Il n'est pas d'or, comme le veau
Ce qui lui donne tout son attrait
C'est qu'il te porte mes souhaits. »
 Maurice Pellan



« *Bourdon, le nom fait grand bruit, mais par opposition*
On t'entend rarement émettre de grands sons.
Utile à tous et n'usant de personne,
Riant des taquins, à chacun tu pardonnes.
De Maisons-Laffitte tu nous viens, heureux homme,
Oubliant des méchants les stupides tracas
N'omettant rien, pour bien vivre et mourir gras. »
 Marcel Riquier

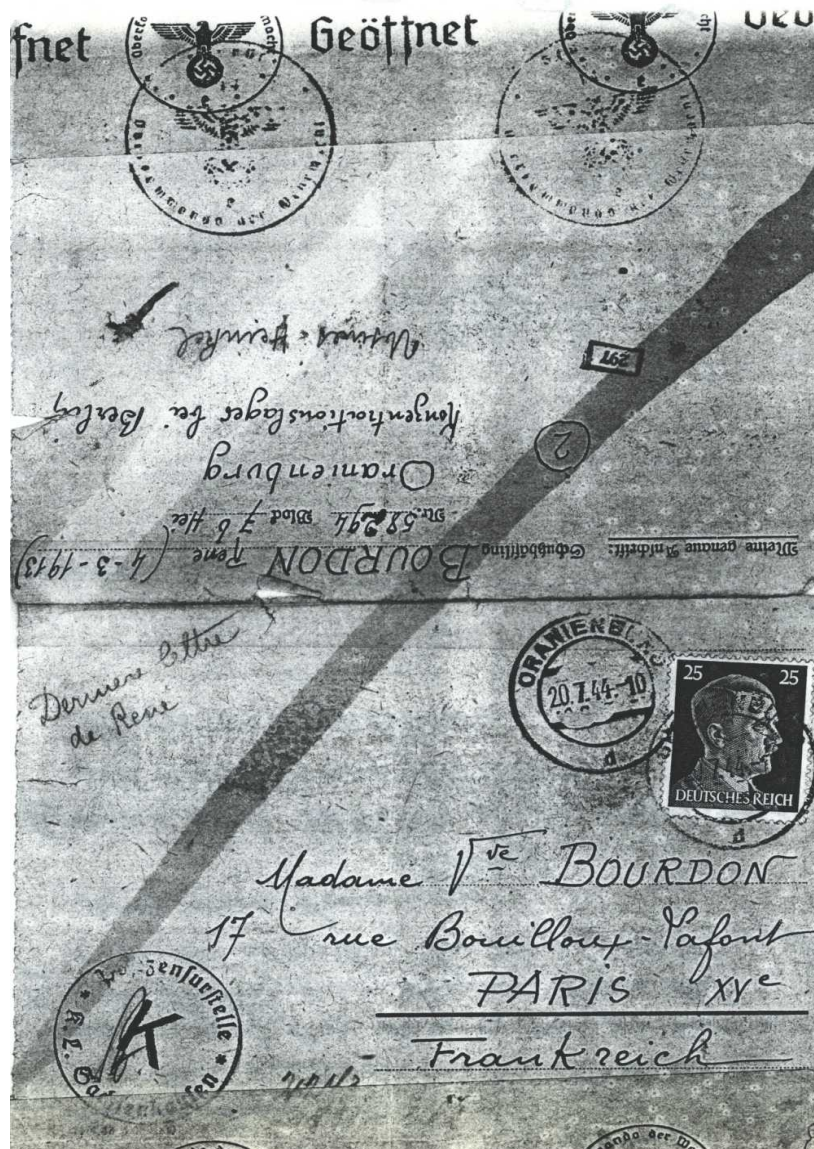
Il fallait bien ces preuves d'indéfectible amitié pour supporter l'enfer. D'autant que début 1945, Heinkel ayant subi un bombardement – qui avait fait quatre-cents morts –, il n'est plus question de dessiner. La production des *HE 177* est stoppée et René, comme tant d'autres, est désormais employé au terrassement du *Kraftfahrzeug*

Depot, le dépôt des véhicules automobiles. Il y subira plusieurs autres bombardements.

Les lettres envoyées de Heinkel

Le règlement du camp est un document destiné aux détenus mais il est également adressé à leur famille. On y trouve notamment les injonctions liées au courrier reçu et envoyé. Ainsi, comme on ne l'imagine pas spontanément, les bourreaux, dont le but est d'humilier et de déshumaniser leurs victimes, les autorisent à recevoir et à envoyer deux lettres par mois ! Il est précisé que « les lettres acceptées ne devront jamais avoir plus de 4 pages de 15 lignes et devront être lisibles. [...] Les lettres mal écrites ou aux caractères peu lisibles seront déchirées. »³⁹ On comprend pourquoi : avant de quitter le camp, chaque lettre doit être traduite en allemand afin de pouvoir en vérifier la teneur. Une fois acceptée, elle est glissée dans une enveloppe sur laquelle un déporté (sans doute) lèche des timbres à l'effigie d'Hitler !

Comme on s'en doute, la mère de René a conservé ces étonnants documents, auxquels elle ou son fils André ont répondu.



Ci-dessus, une lettre écrite de Heinkel en juillet 1944

Le 20 juin 1943, René écrit : « J'ai reçu vos lettres du 13 avril et du 7 mai en même temps. J'espère que vous avez reçu plusieurs lettres de moi parce que j'écris tous les deux dimanches. [...] J'espère qu'André a beaucoup de travail [...]. Je suis toujours en bonne santé, le travail ne me fatigue pas trop. Bon anniversaire pour Jean-Louis que j'espère bientôt connaître. Bonne fête à Paulette. Pour tous ensemble, mille baisers. René. »⁴⁰

Le 2 juillet, André lui répond : « De mon côté, je suis toujours employé chez Démaret. [...] Pour l'instant, l'essentiel est le travail administratif, afin d'être prêt à travailler pour l'avenir. [...] Au concours pour la reconstruction, nous avons reçu un 1^{er} prix pour la Normandie, un 2^e pour la Lorraine et un 11^e pour la Picardie. [...] Comme tu vois, cela donne pour plus tard beaucoup de travail. »⁴¹

Il est impossible de reconstituer ces échanges de lettres, tant sont peu nombreuses celles parvenues jusqu'à nous. De plus, imparfaitement photocopiées, certaines dates et certains passages sont illisibles. En voici cependant quelques extraits.

« Recommandez-vous au Bon Dieu pour qu'il veuille que vous sortiez sains et saufs de tous ces dangers de la guerre et que nous nous retrouvions tous en bonne santé » (20/06/43). « Ici j'ai une vie très tranquille, très calme. [...] J'espère avoir des nouvelles de Paulette bientôt et connaître le nom de son baby⁴² » (05/09/43). « Je ne sais pas où maman travaille. Je suis beaucoup peiné que mon absence l'y ait obligée » (16/01/44). « Je suis toujours en bonne santé. Pour d'autres détails, je ne pourrai vous en donner qu'à mon retour. J'ai beaucoup de patience mais je suis peiné que pendant tout ce temps-là, je sois à votre charge et non pas un soutien comme cela devrait être » (30/04/44). « Somme toute je ne suis pas à plaindre. J'ai appris les bombardements de Paris, mais rien de précis. Je peux m'imaginer comme cela doit être épouvantable. J'espère que vous sortirez sains et saufs de ce cauchemar » (11/06/44).

Dans sa lettre du 12 décembre 1943, il avait écrit : « Je suis depuis quelques jours à l'infirmerie à cause d'un furoncle à la nuque. J'avais besoin d'une petite opération. Je suis très bien soigné [...] et quand vous recevrez cette lettre je serai complètement guéri. Ne vous faites pas de mauvais sang pour moi. Passez un joyeux Noël. Je vous souhaite une bonne année et je prie Dieu qu'il nous réunisse bientôt. »

En 1992, il racontera autrement son passage au Revier – abréviation de *Krankenrevier* : infirmerie – et sa « petite opération » : « Quand je me suis présenté, le médecin (?) m'a fait asseoir devant lui, la tête bien passée entre ses genoux. Deux coups de bistouri, et je fus inondé de pus qu'un pansement en papier était bien incapable d'arrêter. Cela dura une semaine sans que je sache par quel bout m'y prendre. Le papier n'épongeait rien ! Je devais être répugnant. »⁴³ Longue sera la cicatrisation, jamais ne disparaîtra la cicatrice en forme de croix.

l'évacuation

Le samedi 21 avril 1945, une petite semaine après que la 47^{ème} armée soviétique a franchi l'Oder, l'évacuation du camp est décidée par Himmler. Il faut imaginer trente mille hommes, faibles, malades, voire presque impotents, rassemblés en colonne par cinq et par groupe de mille, un SS de chaque côté tous les deux rangs. Une manne inespérée leur est distribuée : une boule de pain et une boîte de pâté pour quatre ! Mais pour combien de temps ?

Direction : Lübeck, à près de 300 kilomètres au Nord-Ouest d'Oranienburg. Lors de son procès, Anton Kaindl, le dernier commandant du camp, avouera que le but était

de faire marcher les survivants jusqu'à la mer Baltique, de les faire monter à bord d'embarcations et de les noyer.

Dès le procès de Nuremberg (novembre 1945-octobre 1946), on parlera des *Marches de la mort*.

« La moitié des déportés sont morts de faim ou ont été assassinés par les SS lorsqu'ils ne pouvaient plus suivre malgré l'aide des moins faibles. »⁴⁴ René ajoute : « Rien de tout cela n'empêche quelques cas de cannibalisme. Pourquoi une tranche de cadavre ne pourrait-elle servir à réconforter un affamé ? »⁴⁵

Libres

Le 5 mai, après deux semaines de marche, c'est à une centaine de kilomètres de la Baltique, que les Russes rattraperont cette grappe humaine et fantomatique, que les SS ont abandonné la veille au soir. « Rendons-leur grâce, écrira René, les SS qui nous précédaient ont exterminé leur colonne avant de partir. »⁴⁶

Un officier russe arrive dans une voiture à cheval conduite par un cocher. Il leur annonce qu'ils seront bien accueillis à Crivitz, la ville voisine. Autour de lui, ses hommes jouent avec les bicyclettes trouvées sur place et faussent les pédaliers en tombant ! Parallèlement, ils tuent un cheval en guise de ravitaillement. « Avec mon couteau de poche, miraculeusement conservé le long de la route, j'en ai tranché quelques beefsteaks que j'ai mangé à peu près cru, matin, midi et soir durant les 20 jours qui ont suivi car, n'ayant pas été scout, j'ignore toujours comment on improvise un feu à l'extérieur. »⁴⁷ Le groupe passera la nuit dans un bois et sous la pluie.

Encouragés par leurs libérateurs, ces hommes qui n'ont rien, décident « de vivre sur le pays, en un mot : de piller »⁴⁸. C'est ainsi que René trouvera des graines de café vert qu'il mélangera avec du sucre cristallisé, deux ou trois œufs, un bonnet de fourrure, des chaussures qui remplaceront ses *galoches* en bois usées et un costume noir qui remplacera l'uniforme rayé.

Contrairement au conseil de l'officier russe, c'est vers l'Ouest que le groupe se met à marcher. « Voilà 24 heures que nous sommes libres, nous commençons à recouvrer nos esprits. »⁴⁹

René et quelques rescapés de son groupe vont donc franchir les lignes russes et parcourir encore une vingtaine de kilomètres en direction des Américains. Au soir du 5 mai, ils dormiront « comme des loirs »⁵⁰ dans le grenier à foin d'une ferme, entre Russes et Américains. Ils y découvrent un casque à pointe, immédiatement transformé en vase de nuit. « Humoristique revanche ! »⁵¹

Le 7 mai, ils arrivent à Schwerin. Les Américains les mèneront derrière les murs de briques de l'*Adolf-Hitler-Kaserne* dont ils avaient pris possession, mais sans que personne ne s'occupe d'eux. Ils ne trouvent rien à manger, si ce n'est un stock de pommes de terre déshydratées. Ils repéreront également des douches : « Quelle volupté ! »⁵² Notons que les corvées de nettoyage sont assurées par des civils allemands : « Juste retour des choses »⁵³, se félicite René !

Ils resteront là une dizaine de jours et c'est grâce aux quelques marks, bientôt hors d'usage, mais récemment chapardés par certains, qu'ils pourront acheter du ravitaillement en ville, sans oublier une chasse aux poulets, « pour améliorer l'ordinaire »⁵⁴.

« C'est là que nous avons appris l'armistice du 8 mai 1945. »⁵⁵. C'est là aussi qu'Alphonse Lavieville retrouve René « qui, écrira-t-il dans *Sachso*, m'a l'air fatigué, ne le dit pas, et se dévoue toujours pour les autres »⁵⁶.

le rapatriement

Enfin pris en compte par les alliés, le groupe est conduit en camion et en train jusqu'à la frontière hollandaise, puis à Lille, d'où un dernier train les déposera gare du Nord.

Le 24 mai ils sont à Paris, accueillis par la Croix rouge sous les ors de l'hôtel Lutétia – ex-QG de l'*Abwehr*, le service de contre-espionnage allemand.

Accompagné d'une providentielle grand-tante et marraine qui demeure dans la toute proche rue de Rennes, René prend le métro à la station *Sèvres-Babylone* pour arriver, quinze stations et un changement plus tard, à la station Balard, à deux pas de la rue Bouilloux-Lafont. Enfin !



L'amicale et le monument de Sachso au père Lachaise

Vers la fin des années 1960, je passais souvent à l'agence de mon père – et de mon oncle André, car ils travaillèrent ensemble toute leur vie ! –, installée dans l'aile droite de l'Opéra-Garnier, dont il était devenu l'architecte en chef. À cette époque, en entrant dans son bureau on était accueilli par une grande maquette en plâtre blanc figurant un buisson d'épines et de flammes s'élevant dans le ciel, accompagnant un corps décharné « mais tendu, sans faiblesse, dans un espoir de renaissance et de vie dans la mémoire des hommes qui le regardent »⁵⁷, comme l'écriront les historiens Serge Barcellini et Annette Wiewiorka.



Cette impressionnante maquette allait devenir, au Père-Lachaise, l'impressionnant mémorial du camp, dont la mise en chantier avait été décidée en juin 1966. Deux ans plus tard, mon père devint président du Comité d'érection du monument, prenant en charge le projet que son expérience d'architecte lui permit de mener à bien.

Il écrivit à quelques personnalités bien placées pour leur expliquer la nature du projet et... leur réclamer des subventions : « Ce monument, que nous voulons très sobre, dira ce que furent nos souffrances, notre lutte, et notre espoir, notre fraternité traduite par une solidarité sans faille, il honorera la mémoire de ceux qui ont sacrifié leur vie et, au pied de cette stèle qui renfermera les cendres et la terre ramenée du camp, les familles de nos morts viendront se recueillir. »⁵⁸

Œuvre du sculpteur et résistant Jean-Baptiste Leducq, ce monument, d'une hauteur de 6,50 mètres, fait de pierre et de cuivre martelé, sera inauguré le samedi 2 mai 1970. Perdu dans la foule venue assister à l'événement, je savais que mon père prendrait la parole : « Les survivants ont senti le besoin impérieux de ne pas laisser l'oubli faire son œuvre dans les mémoires, ce qui est bien la mort définitive, et ont décidé de concrétiser le souvenir qu'ils gardent de leurs camarades morts au camp ou sur les routes, ou depuis leur retour, en édifiant ce monument. »⁵⁹



2 mai 1970 :

En présence de très nombreuses personnalités, et d'une foule immense, inauguration du monument du cimetière du Père-Lachaise.



(Source : Bulletin Amicale N° 197, Mars 2011)

Comme prévu dès l'origine du projet, René et plusieurs membres de l'Amicale rapporteront les cendres et la terre du camp en avril 1972. L'urne sera scellée dans le socle du monument.

Coprésident de l'Amicale avec Charles Désirat depuis le Congrès de Belfort en 1971, mon père fut contraint de démissionner pour raisons de santé, vingt ans plus tard, en septembre 1991. Le courrier adressé au bureau de l'Amicale par lequel il fait part de sa décision, déclenchera une cascade de réactions. S'y mêlent de la déception mais aussi de la compréhension et un besoin, répété par chacun, de rendre hommage à son action et à ce qu'il était.

Parmi les nombreuses réactions qui lui furent transmises et que j'ai découvertes récemment dans une enveloppe kraft au fond d'un carton, je retiendrai celle du Briochin Maurice Pellan, l'un de ses *frères* les plus proches qui deviendra président de l'Amicale en mars 2002. Quand il passait par Paris avec sa femme et sa fille, il ne manquait pas de lui rendre visite, comme mes parents le faisait lorsqu'ils passaient par Saint-Brieuc.



D'une écriture fine et régulièrement penchée, il écrit au bureau de l'Amicale :

« Chers amis,

Vous connaissez les liens qui me lient à notre président René Bourdon. Je sais tous les efforts qu'il a fait pour rester notre co-président jusqu'à ce jour. S'il demande à être remplacé, c'est contraint et forcé par son état de santé.

J'accède donc à sa demande de démission et je dis oui pour le porter à la Présidence d'Honneur de l'Amicale.

Bien fraternellement,

Maurice Pellan »

La demande fut unanime et le bureau de l'Amicale nomma René Bourdon Président d'honneur. Il le restera jusqu'à sa mort, survenue le 19 mai 2006, à l'âge de 93 ans.

Laurent Bourdon, mars 2026



Cérémonie à la station Z



NOTES

- 1 René Bourdon, *Quelques notes sur ma part de résistance et ce qui s'en suivit*, non datées
- 2 CND-Castille restera le plus ancien réseau de renseignement de la France libre en France.
- 3 René Bourdon, *Quelques notes sur ma part de résistance et ce qui s'en suivit*, non datées
- 4 Entretien avec Yves Chanier, petit-fils de résistant et auteur du mémoire de Maîtrise en Histoire, *Le Réseau CND Castille 1940-1945*, Université de Paris X Nanterre, juin 1995
- 5 René Bourdon, *Quelques notes sur ma part de résistance et ce qui s'en suivit*, non datées
- 6 *Ibid.*
- 7 *Ibid.*
- 8 *Ibid.*
- 9 Prisonnier à la Libération, l'action de l'abbé Stock en faveur des détenus français est reconnue. Bientôt libéré, on lui confiera la création puis la direction d'un séminaire destiné aux prisonniers de guerre allemands, étudiants en théologie. Entre mai 1945 et juin 1947, *Le Séminaire des Barbelés* accueillera près de mille séminaristes, futurs prêtres ou futurs enseignants dans l'Allemagne d'après-guerre. Franz Stock s'éteindra le 24 février 1948, à l'hôpital Cochin, à l'âge de 44 ans.
- 10 René Bourdon, *Quelques notes sur ma part de résistance et ce qui s'en suivit*, non datées
- 11 *Ibid.*
- 12 René Bourdon, 31/08/1942
- 13 *Comment meurt un réseau*, Colonel Rémy, Raoul Solar Éditeur, 1947
- 14 René Bourdon, *Quelques notes sur ma part de résistance et ce qui s'en suivit*, non datées
- 15 *Ibid.*
- 16 *Ibid.*
- 17 *Ibid.*
- 18 René Bourdon, 31/08/1942
- 19 René Bourdon, *Quelques notes sur ma part de résistance et ce qui s'en suivit*, non datées
- 20 *Ibid.*
- 21 *Ibid.*
- 22 *Comment meurt un réseau*, Colonel Rémy, Raoul Solar Éditeur, 1947
- 23 Dialogue retranscrit par René Bourdon dans ses notes non datées et par le Colonel Rémy dans *Comment meurt un réseau* (Raoul Solar Éditeur, 1947)
- 24 René Bourdon, *Quelques notes sur ma part de résistance et ce qui s'en suivit*, non datées
- 25 Membre du même réseau que René et arrêté le même jour que lui, Jean Cayrol sera également l'auteur du commentaire de *Nuit et Brouillard* (Alain Resnais, 1956) dit par Michel Bouquet
- 26 Traducteur de *Cent ans de solitude* de García Márquez et futur patron des éditions Fayard
- 27 René Bourdon, *Quelques notes sur ma part de résistance et ce qui s'en suivit*, non datées
- 28 *Ibid.*
- 29 René écrit *L'Enfant* ; Rémy écrit *Lenfant*
- 30 René Bourdon, *Quelques notes sur ma part de résistance et ce qui s'en suivit*, non datées
- 31 *Ibid.*
- 32 Inscription imposée en 1874 par un décret de la III^{ème} République.
- 33 René Bourdon, *Quelques notes sur ma part de résistance et ce qui s'en suivit*, non datées
- 34 *Ibid.*
- 35 *Ibid.*
- 36 *Sachso*, collectif, Les Éditions de Minuit/Plon (Collection Terre Humaine), 1981
- 37 *Ibid.*
- 38 C'est pendant ce séjour que furent recueillies dans une urne en bois les cendres et la terre du camp conservées au Père-Lachaise dans le socle du monument.
- 39 Règlement du camp d'Oranienburg-Sachsenhausen, non daté
- 40 René Bourdon, 20/06/1943
- 41 André Bourdon, 02/07/1943
- 42 Formulation très inhabituelle pour mon père. Le « baby » de sa sœur Paulette se prénommera *Marie-Françoise* et, d'ici une quinzaine d'années deviendra ma marraine !
- 43 René Bourdon, *Chronologie*, février 1992
- 44 *Ibid.*
- 45 *Ibid.*
- 46 *Ibid.*
- 47 René Bourdon, notes 1978
- 48 *Ibid.*
- 49 *Ibid.*
- 50 *Ibid.*
- 51 *Ibid.*
- 52 *Ibid.*
- 53 *Ibid.*
- 54 *Ibid.*
- 55 René Bourdon, *Chronologie*, février 1992
- 56 *Sachso*, collectif, Les Éditions de Minuit/Plon (Collection Terre Humaine), 1981
- 57 *Passant, souviens-toi !*, Serge Barcellini et Annette Wieviorka, Plon, 1995
- 58 Cité par Serge Barcellini et Annette Wieviorka dans *Passant, souviens-toi !*, Plon, 1995
- 59 René Bourdon, cité sur *campsachsenhausen.fr*